Le Caire - mégalo­pole perçue par ses habitants

Albert Labib et Tiziana Battain

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/899>

DOI : 10.4000/ema.899

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 1991

Pagination : 19-40

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Albert Labib et Tiziana Battain, « Le Caire - mégalo­pole perçue par ses habitants », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 5 | 1991, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/899> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.899>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Le Caire - mégapole perçue par ses habitants

Albert Labib et Tiziana Battain

- 1 Ville composite fractionnée en mille territoires, Le Caire est aujourd'hui traversé de hiérarchies spatiales qui juxtaposent ou imbriquent les diverses composantes de la société urbaine. Cette hiérarchisation de l'espace urbain peut être appréhendée à travers les faisceaux de qualifications qui particularisent les différents quartiers de la ville. Nous tenterons ici de rendre compte et d'analyser les perceptions et les représentations de la ville en faisant ressortir les types de catégorisations socioculturelles qui en émanent. Celles-ci constituent un système de référence symbolique qui cristallise les procédures de qualification de l'espace urbain tout en étant l'expression des usages sociaux de l'espace. Nous essayerons d'isoler cet ensemble de référents à travers l'analyse d'entretiens réalisés avec les habitants du Caire¹ et axés sur le thème des représentations et des images de la ville.
- 2 Du « fond de la ville » de Youssef Idris, écrivant dans les années 50, au « fond » de la ville² tel qu'il est perçu par un Cairete aujourd'hui, nous évoquerons aussi la permanence d'une perception et d'une expression appartenant autant à l'écriture romanesque qu'au langage parlé. Mais sous cette appellation commune, deux entités urbaines participant à des réalités historiques différentes sont en fait désignées.
- 3 En une trentaine d'années, la ville du Caire s'est métamorphosée en une mégapole aux limites incertaines dont la croissance a combiné une extension périphérique avec une densification de la construction au sein des anciens quartiers.
- 4 Dans les années 50, la ville du Caire se caractérisait par un pôle administratif et économique qui se concentrait autour du palais 'Abdîn et dans le quartier de Munîra. Les fonctions culturelles et de loisirs se localisaient autour d'Ezbikiyya, tandis que la « ville moderne » d'Isma'il (seconde partie du XIX^e siècle) s'étendait le long des axes Fu'ad, Sulayman et Qasr al-Nîl La « ville médiévale »³, avec ses quartiers populaires, se sépara des nouveaux quartiers résidentiels des classes supérieures tels Zamalek et Doqqi, ainsi que des quartiers de la proche banlieue, Chubra, al-Dâhir, 'Abbâsiyya, Masr al-Gadîda (Héliopolis). Les fonctions diplomatiques et de loisirs se déplacèrent dans les

nouveaux quartiers « chics » de l'ouest : Doqqi, Muhandissîn et al-Ahrâm (les Pyramides). Des transformations dans le bâti survinrent dans les quartiers de la « vieille ville », le rôle du centre ville (*wast al-balad*) de la « ville » d'Isma'il s'accroît alors que, peu à peu, des activités industrielles et commerciales apparaissent dans les quartiers. Ceux-ci s'agrandissent et atteignent une relative autonomie sur le plan de certaines fonctions économiques.

- 5 L'immigration de populations venant de la campagne et des villes de la Haute et Basse Égypte, puis les émigrations internes d'un quartier à l'autre du Caire et l'accroissement naturel ont accéléré le processus de transformation de la ville durant ces dernières années.
- 6 Ce phénomène a entraîné le renouvellement rapide de la vieille ville, où se sont édifiés des immeubles de six à dix étages à la place des maisons de deux ou trois étages. Il a engendré un processus de densification dans les quartiers périphériques tels 'Agûza, Doqqi, Chubra, 'Abbâsiyya et Masr al-Gadîda. La création des nouveaux quartiers de Muhandissîn, Madinat Nasr dans les années 60, ainsi que les nouvelles extensions sur les terrains agricoles, tels que Chubra al-Khayma, Matariyya, 'Ayn Chams, Imbâba. Bulâq al-Dakrûr, al-Ahrâm, ont produit une ville « informelle » où les beaux immeubles font parfois face à des immeubles délabrés et précaires et n'en sont séparés que par une rue, vestige d'un ancien canal comblé.

Les images de la ville

- 7 Le système de référence symbolique que l'on peut isoler à travers l'étude des images de la ville recouvre des représentations sociales de l'espace urbain. Elles sont sous-entendues par un premier couple d'opposition constitué en partie par des critères formels : les quartiers *râqî* et les quartiers *cha'bî* (selon le dictionnaire : *cha'bî* : populaire ; *râqî* : haut standing).
- 8 Deux autres types de qualifications, *mutawassit* et *fallâhî* - *mutawassit* : moyen ; *fallâhî* : campagnard⁴ - sont formées à partir des seuls critères socio-économiques sans, semble-t-il, référer aux critères formels de l'espace. Ces catégorisations ont été constituées à partir du croisement de divers critères : morphologiques, socio-économiques et culturels. Elles ont été construites d'après les variables classificatoires que nous avons identifiées dans les entretiens semi-directifs conduits avec les habitants de plusieurs quartiers⁵ :
 - Critères formels : l'architecture et la morphologie des quartiers (habitations, rues), les services et les équipements de quartier (ordures ménagères, égouts), la propreté ;
 - Critères économiques : les coûts du logement, le niveau économique, les conditions de vie ;
 - Critères sociaux : les liens familiaux, les rapports de voisinage, les liens d'affinité, la communauté religieuse, les modes de sociabilité, les pratiques langagières, vestimentaires et les usages sociaux de l'espace.
- 9 Nous évoquerons surtout ici les caractéristiques et critères formels principaux qui sous-tendent ces qualifications de l'espace, urbain.
- 10 La qualification des espaces en *râqî* et *cha'bî* selon des critères formels et esthétiques indique une différenciation en quartiers beaux, nouveaux et en quartiers dépréciés. Cette qualification est partagée par l'ensemble de la population sans aucune distinction d'âge, de sexe ou de statut socio-économique.
- 11 Il n'en est pas de même avec les qualifications d'ordre émotionnel qui concernent les quartiers et leurs populations. Celles-ci varient selon les systèmes de valeurs et les

positions sociales. De fait, un même quartier de la ville est qualifié, parfois de façon contradictoire, selon que les variables sont formelles, socio-économiques et/ou émotionnelles.

- 12 Ainsi, le mot *cha'bî*, qui a une valeur négative lorsqu'il connote une forte densité démographique (*zahma*), peut prendre une connotation affective lorsqu'il qualifie une catégorie d'habitants :

« Mon quartier est populaire (gens *cha'bî*), mais pas surpeuplé (*zahma*), il est *râqî* ». (Mère de famille 50 ans, famine d'ouvriers spécialisés. Madînat al-Tahrîr/ Imbâba)

Les quartiers : densité démographique

- 13 Pour ce qui concerne la densité démographique, les quartiers se distinguent en *râqî*, quartier peu dense, et *cha'bî*, très dense :

« Ici, à Madinat al-Tahrîr, c'est calme, c'est une zone *râqî* est bien. Il y a des quartiers qui deviennent un peu surpeuplés (*zahma*) comme Munîra, un tissu serré (*zanqa*) ». (Père de famille, ouvrier à la retraite, Madinat al-Tahrîr / Imbâba)

Bruit

- 14 À cela s'ajoutent d'autres critères de qualifications relatifs à l'opposition *râqî*/ *cha'bî* : le bruit des quartiers populaires contre le silence et le calme des quartiers *râqî* :

« *Cha'bî* c'est comme ici, à al-Husayn, un peu *baladî*, plein de gens. Dans un quartier *cha'bî*, y a toujours du bruit, du mouvement, beaucoup de gens, mais un quartier *râqî* est calme. » (Femme âgée, famille de commerçants de Khan al-Khalîî / al-Husayn)

- 15 Un quartier *râqî*, silencieux, peut, pourtant, induire une crainte de solitude, d'individualisme et d'absence de solidarité :

« À Zamalek et dans tous les quartiers *râqî*, Doqqi, Nâdî al-Sayd (quartier du Club de chasse), on ne voit personne se promener le soir. À Chubra c'est possible. Un soir à 18 heures je me suis promenée sans peur. » (Jeune célibataire, employée, Midân Victoria / Chubra)

Largeur des rues

- 16 La largeur des rues est un autre critère de comparaison :

« Dans certains endroits, où existent des rues étroites, les habitants sont, dès le début de la constitution du quartier, des gens *baladî*, simples, car se sont des logements pas chers. » (Femme 50 ans, fonctionnaire, Midân Victoria / Chubra)

Proximité des quartiers

- 17 Parfois, un quartier est qualifié de « beau » car il est perçu comme une extension d'un autre quartier « moderne » et célèbre, tels Muhandisîn, prolongement de Zamalek, qui fut toujours considéré comme étant le quartier des Européens, et Doqqi, quartier des Ambassades, très vert et calme :

« Muhandisîn c'est mieux car tu passes par Zamalek et tu n'es pas loin de Zamalek, à côté de Masrah al-Balûn (le théâtre « Ballon »), c'est tout. » (Jeune célibataire, commerçant de Khan al-Khalîî / al-Husayn)

« Muhandisîn c'est très joli, c'est derrière Doqqi. J'aime aller au Nâdî al-Sayd et descendre, aller à la *gama'iyya* (8). Après, à Muhandisîn, il y a des quartiers très jolis. » (Femme 50 ans, directeur général de Banque, 'Agûza)

Bâtiments

- 18 D'autres critères formels comme la hauteur des bâtiments, qui caractérise le nouveau type d'immeuble (*'imâra*) synonyme de modernité et qu'accompagnent toutes sortes de qualificatifs (nouveau, propre dans le sens de bien fait beau, etc.), opposent un quartier *râqî* à un quartier *cha'bî*.

« En ce qui concerne les logements, Muhandisîn est *râqî*, la hauteur des bâtiments est différente (les bâtiments sont hauts), Muhandisîn est *râqî*, donc les prix sont *râqî* c'est-à-dire chers. Ici, à al-Husayn, il y a de vieilles maisons, pas comme à Madinat Nasr, car Madinat Nasr, Muhandisîn, Zamalek, sont de nouvelles zones, donc la construction est moderne, les bâtiments sont différents, plus propres. Il y a une évolution, mais ici la construction est ancienne. » (Jeune célibataire, commerçant de Khan al-Khalîlî / al-Husayn)

Indépendance résidentielle

- 19 La pénurie de logements, un des plus grands problèmes du Caire, empêche la constitution de familles nucléaires. De fait, au moins au début du mariage, le couple est contraint d'habiter chez les parents. Mais l'indépendance est ressentie comme une exigence de plus en plus répandue. Dans les cas les plus extrêmes, plusieurs familles *cha'bi*, étrangères l'une à l'autre, habitent le même logement :

« Les gens habitent ensemble dans un appartement, chaque famille a une pièce. Ce sont les quartiers *cha'bi*, très *baladî* et pas chers du tout. Leurs habitants sont pauvres, ils ont peu de revenus et ils sont considérés comme très *baladî*. Mais chez les *râqî* dans un immeuble comme le nôtre, chacun vit à part, dans son appartement. Il n'y a pas de regroupement. Bien que l'on soit à Midân Victoria, nous sommes considérés comme *râqî*. » (Femme 50 ans, fonctionnaire, Midân Victoria / Chubra)

Coûts

- 20 En général un quartier *cha'bi* se différencie d'un quartier *râqî* par le prix d'achat et le montant du loyer des habitations. Mais cette différenciation par la valeur foncière ne se rencontre pas toujours, notamment après les transformations de tous ordres qui ont affecté la vieille ville :

« Ici c'est cher car c'est Sayyidna al-Husayn, un endroit commercial, donc le prix est élevé même pour le logement » (Jeune célibataire, commerçant du Khan al-Khalîlî / al-Husayn)

- 21 Le qualificatif de 'cher' est lié à l'accession à la propriété (*tamlîk*) qui est, pour une certaine population (*mutawassit* et *cha'bi*), un phénomène récent. Il apparaît dans les quartiers nouveaux (Muhandisîn, Mardînat Nasr) et dans les lotissements programmés par l'État, comme Madînat al-'Ummâl et Madînat al-Tahrîr à Imbâba :

« Chubra est devenue maintenant *cha'bi*, comme ici à Gamaliyya, Ramsîs et al-Sabitiyya, mais chaque chose a son prix. Par exemple, Madinat Nasr est belle, mais les appartements sont très chers. Les gens qui ont les moyens achètent (*tamlîk*) ; les autres n'ont pas de choix, ils louent dans les quartiers *cha'bi* : chacun selon ses moyens. » (Femme 40 ans, famille de commerçants / Ramsîs)

Propreté

- 22 La propreté est un facteur très important dans la différenciation entre quartiers *râqî* et *cha'bi* ; souvent elle devient synonyme de nouveauté, de modernité et parfois d'« occidentalisation » dans la qualification de l'espace *râqî* :

« La propreté et les bâtiments sont problématiques à al-Husayn. Les rues maintenant sont propres. Oui, ils nettoient maintenant, ils ont appris, ils veulent faire comme en Europe. » (Femme âgée, famille de commerçants de Khan al-Khalîlî / al-Husayn)

« Muhandisîn c'est bien, c'est un quartier après Zamalek, un secteur *râqî*, propre. La rue Gam'at al-Duwal al-'Arabiyya est propre aussi. » (Jeune célibataire, commerçant de Khan al-Khalîlî / al-Husayn)

« Si on compare Zamalek et Chubra, là-bas les immeubles sont mieux, les rues sont propres. » (Jeune célibataire, employée, Midân Victoria / Chubra)

« À Imbâba, le quartier d'al-Munîra est très peuplé, pas propre. La rue al-Basrawî n'est pas goudronnée, il n'y a même pas d'égouts, alors on trouve toujours la rue éventrée. La première fois qu'on y est allés, la rue était goudronnée, la seconde fois elle était fangeuse et éventrée » (Jeune femme, fonctionnaire, Midân Victoria / Chubra)

Equipements et services

- 23 Les types d'activité et de commerce ainsi que les équipements et les services, strictement liés au prix d'achat, à la qualité, au type de produits tournis constituent des facteurs de différenciation entre quartiers *cha'bî* et *râqî* :

« Masr al-Gadîda (Héliopolis) est pleine de boutiques de robes coûteuses et il y a le supermarché, à Darrâsa il y a les *gam'iyya*⁶ et les queues. À Masr al-Gadîda il y a des immeubles, des boutiques, des supermarchés, des discothèques sous les immeubles. Il y a de jolies choses qu'on regarde en marchant et qu'on ne retrouve pas du tout à Imbâba. S'il y en a, les gens ont peur de s'en approcher... peur que ce soit trop cher. » (Homme 40 ans, chef d'entreprise à Gamaliyya / Darrâsa).

Produits du marché

- 24 La diversité des types de produits fournis sur les marchés manifeste des critères esthétiques différents entre les quartiers *cha'bî* et *râqî* :

« Un magasin de « *sweet* » (pâtisserie) a été ouvert à Imbâba, il est tout le temps vide. Avec son aspect, sa propreté... Imbâba n'est pas sa place, ni al-Husayn, il devrait être à Masr al-Gadîda ou au centre ville. Par contre un vendeur ambulant de gâteaux (*ûasbûsaet haiawyyâf*), avec un plateau, a beaucoup de monde autour de lui. Donc ce magasin, comme il est, avec son aspect, il n'est pas à sa place, je crois que son propriétaire perd de l'argent. C'est comme si tu mettais une maison d'Imbâba à côté d'une villa de Masr al-Gadîda. C'est impossible, le chef de la municipalité ou du quartier la raserait avec un bulldozer, ce n'est pas sa place. C'est incohérent. » (Homme 40 ans, chef d'entreprise à Gamaliyya / Darrâsa)

- 25 D'autre part, Si l'on prend l'exemple des vêtements féminins, on s'aperçoit que les tailles les plus grandes ne sont pas disponibles dans les boutiques de certains quartiers. Ce fait nous apparaît comme un indice éclatant de l'existence de différents modèles esthétiques se référant aux styles de vie différenciés des catégories sociales désignées sous les qualificatifs de *râqî* et de *cha'bî* :

« Non, les vêtements de Masr al-Gadîda ne sont pas différents de ceux de *wast al-balad*. mais quand il y a un nouveau magasin à Masr al-Gadîda, parfois nous y allons, car ici, à côté d'al-Husayn, c'est difficile de trouver nos tailles, nous sommes grosses. » (Femme âgée, famille de commerçants dû Khan al-Khalîlî / al-Husayn)

Classification des quartiers

- 26 L'analyse des entretiens nous permet de rendre compte de la complexité de ces deux catégories *râqî* et *cha'bî* perçues à travers les variables classificatoires résumées dans le tableau suivant :

	Râqî	Cha'bî	
hâdi'	(calme)	zahma	(surpeuplé)
Wâsi'a	(rues larges)	zanqa	(tissu serré)
sukût	(silence)	dawcha	(bruit)

nadîf	(propre)	wasikh	(sale)
'imâra	(bâtimen haut)	bayt 2/3 (dôr)	(2/3 étages)
gadîd	(nouveau)	Qadîm	(vieux)
ghâlî	(cher)	rakhîs	(bon marché)
tamlîk	(propriété)	igâr	(location)
mustaqill	(indépendant)	Ma'a ba'd.	(en commun)

- 27 Ces qualifications définissent les espaces de la ville de façon précise tout en manifestant le système de référence symbolique partagé par les habitants.
- 28 Il en ressort une catégorisation unanime de quelques quartiers de la ville, selon les notions de *râqi* et *cha'bî* :

'Agûza	Râqi	
'Izbat al-'Agûza		Cha'bî
Doqqi	Râqi	
Muhandisîn	Râqi	
Giza (Pyramides)		Cha'bî
Imbâba :		
- Madînat al-'Ummâl, al-Tahrîr		Cha'bî
- Munîra / Imbâba		Cha'bî
Zamâlik	Râqi	
Boulâq		Cha'bî i
Wakâlat al-Balah		Cha'bî
Rûd al-Farag		Cha'bî
Chubra		Cha'bî
Chubra al-Khayma		Cha'bî
Ramsîs		Cha'bî i

al-Sabtiyya		Cha'bî
Vieille ville :		
- Darrasa		Cha'bî
- Gamaliyya		Cha'bî
- al-Husayn		Cha'bî
-al-Azhar		Cha'bî
- Sayda Zaynab		Cha'bî
Masr al-Gadîda (Héliopolis)	Râqî	
Zaytûn	Râqî	
Ma'adi	Râqî	
Madînat Nasr	Râqî	

- 29 Certaines parties de la ville ont un statut particulier : la Gamaliyya, al-Husayn, le Khan al-Khalîlî et Masr al-Qadîma (le vieux Caire - l'ancienne « Babylone »). Ces quartiers sont qualifiés d' « historiques » et de « touristiques » à travers les termes de *athârî*, *qadîm*, *atîq*. Le quartier de Masr al-Qadîma est aussi qualifié d' « artistique » et de « religieux ». Il en est de même avec la vieille ville, qui est aussi définie d'après ses fonctions artisanales et commerciales :

« Ici c'est un quartier *cha'bî* et touristique : le quartier al-Husayn et le Khan al-Khalîlî, un quartier *cha'bî*, la meilleure chose au monde, un lieu touristique et *baladî*. On peut y trouver de tout. Gamaliyya c'est une autre histoire, c'est une histoire qui a même des chansons (*mawâwîl*) c'est un vieux quartier qui a une histoire. J'aime al-Gamaliyya, c'est un quartier qu'on aime depuis longtemps, tout le monde aime al-Husayn et al-Gamaliyya. » (Jeune célibataire, commerçant de Khan al-Khalîlî / al-Husayn).

Évolution des perceptions du Caire entre les années 50 et les années 80

- 30 Le Caire des années 50, tel qu'il apparaît dans la littérature aussi bien égyptienne qu'étrangère, est une ville dont les limites sont bien définies et dont les quartiers sont bien différenciés. Ainsi y trouvait-on d'une part les quartiers des Européens et de la bourgeoisie cairote, et d'autre part les quartiers populaires qui se concentraient dans la vieille ville.
- 31 C'est ce qui ressort de la nouvelle de Youssef Idris, « Au fond de la ville » (« 'Qâ' al-Madîna »)⁷ :
- « S'engageant sur le pont, la voiture se joint aux files d'automobiles venues de Zamalek, de Doqqi, de Guizeh. (...) Une fois qu'ils ont pénétré dans la rue al-Azhar, le tumulte atteint son comble... La voiture s'engage dans une rue latérale à droite. Ils la garent... et continuent leur chemin à pied. (...) Lui qui est un pur Égyptien (...), qui a beaucoup voyagé et beaucoup regardé, qui

s'est aussi rendu compte, par lui-même, du degré que pouvait atteindre parfois la misère, il se trouve là, au milieu du Caire, dans cette ville qu'il n'a pas quittée, et le spectacle (...) lui communique la sensation curieuse de faire descendre une corde dans un puits sans fond. »

32 et c'est ainsi qu'il décrit le « fond » de la ville :

« Au début du parcours, les rues sont encore droites et bien dessinées, asphaltées, bordées de trottoirs et portent des noms connus. Les maisons de chaque côté ont beau être pressées les unes contre les autres, ce sont encore de vraies maisons. (...) À mesure qu'ils progressent (...) les maisons perdent leurs numéros et comptent moins d'étages. (...) Ils avancent. (...) Les rues, de plus en plus étroites, finissent en venelles aux noms étranges. (...) le langage n'est plus fait que de fragments de mots incompréhensibles (...).

Plus profond encore, les venelles, avec des tours et des détours, mènent à des passages aux noms comiques ; par terre c'est de la poussière et de la boue, mêlées d'eau et de saletés ; les enfants pullulent de même que les mouches, les visages sont enflés comme sous l'effet des guêpes. Les vêtements ne sont plus que des haillons, certains habitants sont même dépourvus de vêtements (...).

Parvenus enfin tout au fond de la ville, ils voient les venelles et les passages se terminer en un lieu indéfinissable où tout se mêle, où le sol, rehaussé de façon irrégulière, est fait de couches superposées d'ordures, de poussière, et se fond avec les édifices écroulés, la couleur boue du sol se confondant avec la teinte poussière des murs » (...)

33 L'auteur nous emmène à la découverte du Caire par un chemin qui se fait de plus en plus tortueux alors que nous nous approchons de la vieille ville. Ce parcours manifeste un cheminement progressif jusqu'au « fond » de la misère.

34 Cette image du « fond » de ville est toujours très présente dans le Caire d'aujourd'hui, mais elle concerne des parties de la ville et une population différentes. C'est ainsi qu'un habitant de la vieille ville, celle évoquée par Idriss, décrit un des nouveaux quartiers du Caire :

« À partir du Khan Abû Taqiyya, j'ai marché jusqu'à al-Azhâr puis 'Ataba, j'ai pris le microbus et je suis descendu à Imbâba, à la fin (*akhîr*) d'Imbâba. Une zone qui s'appelle al-Murabba', là c'est Imbâba, un quartier très populaire (*cha'bi*), un marché de légumes comme si tu étais vraiment à la campagne. Toutes les maisons sont petites comme à la campagne. Je suis rentré dans ce Imbâba, j'ai cherché la maison de Ra'uf à côté de la pharmacie al-Batâl et les rues étaient comme ça, étroites... Eh bien !... Je t'ai enfin trouvée. »

35 et encore :

« L'aspect des bâtiments me rappelle la campagne, les maisons sont toutes égales, elles ont moins de trois étages ; posséder le quatrième, c'est extraordinaire. Blés ont toutes trois étages et les rues peuvent avoir une largeur de deux mètres et les voitures y passent et les égouts débordent ; l'eau, les mouches, les petits enfants en haillons. C'est le quartier des gens qui luttent. »

36 (Homme 40 ans, chef d'entreprise à Gamaliyya / Darrâsa)

37 Cette description ressemble tout à fait, dans les mots employés ainsi que dans les métaphores, à celle que fait Idris pour la vieille ville. Elle révèle une transformation importante de l'espace urbain ; au cours d'une trentaine d'années, le 'fond' de la ville s'est déplacé de la vieille ville aux nouvelles zones périphériques.

38 Le passage des quartiers riches aux quartiers populaires ne passe plus par un parcours linéaire allant de l'ouest à l'est du Nil.

- 39 Le Caire métropole franchit le découpage entre la vieille ville, populaire et pauvre, et la périphérie des quartiers nouveaux et riches.
- 40 Les différenciations d'ordre économique et statuaire traversent aujourd'hui chaque quartier et hiérarchisent leur espace comme si, à mesure que l'on s'enfonce à l'intérieur de chacun d'eux, on s'immergeait dans un bâti plus dense et plus enchevêtré.

Le Caire

Zones hachurées : les quartiers *râqî* (chics)

- 41 Une ville qui se compose de « façades » et de « fonds », de rues principales bien dessinées d'où partent d'autres rues beaucoup plus étroites, qui s'étendent à perte de vue dans un « fond » (*akhîr*), un « dedans » (*gowwa*) indéfinissable :
- « Après Imbâba, il y a une partie qui s'appelle al-Waraq al-Khadra, quelque chose comme ça, dedans... » (Jeune célibataire, commerçant du Khan al-Khalîl / al-Husayn)
- « J'ai un frère à Chubra, à Gîsr al-Bahr. C'est calme car son immeuble donne sur la rue, dehors, dans la rue même,... un bel immeuble. » (Jeune ingénieur, Midân Victoria / Chubra)
- « Agûza est bien, tout marche. Il y a aussi des quartiers cha'bî derrière, dedans, une vieille zone, quant aux nouveaux quartiers, tous sont *râqî*. » (Mère 50 ans, directeur généra de Banque, 'Agûza)
- 42 L'image du « fond » de la ville réfère de nos jours à une ville ou une partie de ville devenue inaccessible, celle des nouveaux quartiers populaires qui comportent, dans la plupart des cas, un secteur « informel ». Autrefois, les quartiers *cha'bî*, le vieux Caire, représentaient un labyrinthe inaccessible pour les habitants des quartiers *râqî*. La même représentation touche aujourd'hui les nouveaux quartiers de la périphérie, qui présentent le même caractère d'étrangeté pour la population citadine des quartiers

cha'bî. Ainsi se constitue, pourrait-on dire, un troisième niveau de représentation de la ville qui introduit la qualification de *fallâhî* dans la catégorisation duelle de *râqî* et *cha'bî*.

- 43 La population de ce « fond » de la ville est composée en partie de nouveaux immigrés d'origine rurale auxquels s'ajoutent d'ex-habitants des vieux quartiers. Il reste que le qualificatif de *fallâhî* provient d'une représentation externe et flottante. Elle indique le statut transitoire d'une partie de cette population face à la société urbaine et de l'intégration encore partielle de ces quartiers au reste de la ville.
- 44 Ainsi, l'étude des représentations et des images de la ville nous informe sur les échelles de valeurs et les critères qui sous-tendent les sentiments et les pratiques d'appropriation et/ou d'évitement de l'espace urbain. Celui-ci ne se décompose pas seulement en quartiers différenciés sur le plan formel et économique. Il est constitué de territoires où s'inscrivent les différents registres de la pratique sociale. Le système de référence symbolique que nous avons tenté de définir est sous-tendu par les modes et les lieux de sociabilité qui permettent la qualification de ces espaces et expriment les identités sociales. Celles-ci semblent être subsumées par les catégorisations que nous avons mentionnées : *râqî*, *cha'bî*, *mutawassit* et *fallâh*. Celles-ci traversent toute la société globale mais différencient la société urbaine en diverses entités territoriales plus ou moins homogènes sur les plans architectural, social et économique.

ANNEXES

Annexe : Le Caire des années 50 à travers la nouvelle de Youssef Idris : « Au fond de la ville », par Albert Labib

Ce texte est extrait d'une étude qui a été menée dans le cadre du LADRHAUS, Ecole d'architecture de Versailles, en 1987.

Les citations sont tirées de la version française de « Qa' al-madîna », « Au fond de la ville », in La sirène et autres nouvelles, 1986, Paris, Sindbad (trad. Luc Barbulesco et Philippe Cardinal).

Abdallah, le héros de la nouvelle de Youssef Idris est juge. Il habite au bord du Nil, rue Gabaléya, dans le quartier huppé de Zamalek. Il est juste, correct. Il fait tout ce qui ne dérange personne. Il choisit toujours le juste milieu, la moyenne. Pour le mariage c'est pareil, la durée de vie moyenne d'un homme est 70 ans, la moitié de 70 est 35, donc il faut se marier à l'âge de 35 ans ; en attendant sa 35ème année il restera célibataire. Il essaie plusieurs solutions pour satisfaire ses besoins sexuels. Enfin il décide d'embaucher une servante, Chohrat. Après quelques événements Chohrat lui vole sa montre. Il veut retrouver sa montre et, guidé par huissier du tribunal, Farghali, il va à la recherche de la servante qui a quitté la maison. C'est en se rendant chez elle, « au fond de la ville », qu'il découvre un Caire qu'il n'a jamais connu.

Mon travail s'est limité à dégager la représentation, péjorative, que le Juge a des quartiers différents de celui qu'il habite et qui constitue le centre de son expérience

urbaine. C'est à partir de lui qu'il a construit sa perception. Il s'agit de faire apparaître les éléments de celle-ci, que l'on peut distribuer dans des tableaux d'oppositions.

Pour cela j'ai essayé de repérer et d'extraire d'une manière systématique tout ce qui, dans la nouvelle, a une relation directe avec l'espace de la ville et les mouvements des personnages : tout ce qui concerne les quartiers, les types de bâtiments, les logements et les habitations du Caire des années 50, et à travers un re-montage, j'ai essayé de montrer les oppositions et les relations que l'auteur présente, les limites et les transitions.

Le Caire est, dans cette nouvelle, un Caire « mythique », c'est celui du juge. En même temps, notamment par les éléments d'une description minutieuse ; il nous rapproche du Caire « réel ».

L'ordre du montage est le suivant :

- La relation du juge avec la ville en général
- Le départ en « expédition », le trajet en automobile
- « Au fond de la ville » ; le trajet à pied jusqu'à la maison de Chohrat et ses cinq étapes
- Le retour

1- La relation du personnage avec Le Caire en général

Sa vie à lui se déroulait comme à l'ordinaire : Le travail, le tribunal (...), le bridge, Madame Chendi, des rencontres avec d'autres jeunes filles, des promenades en voiture, tout ce qui constituait sa vie...

Son expérience de la ville est limitée. En même temps c'est un homme public, pénétré de son importance et soucieux de sa respectabilité, croit qu'il est connu partout au Caire :

Six mois pendant lesquels il lui avait fallu déployer des prodiges d'habileté pour choisir ses lieux de rendez-vous. Il fallait l'emmener dans des endroits où il était sûr de ne rencontrer personne de connaissance : il convenait de prospecter d'abord, de reconnaître le type de clientèle qui fréquentait là ou ailleurs, avant de s'y montrer avec elle. Il se trouvait sur les charbons ardents, redoutant qu'on les vît ensemble. Il ne commençait un peu à se détendre qu'au moment où ils se séparaient, quand elle lui serrait la main en lui disant : « Bye, bye ! » (...)

Il se sentait gêné. Il craignait que les voisins n'eussent observé la scène. Chohrat restait debout, serrée dans sa mélaya (...).

2 - Le départ

À partir de ce moment, il se sentit glisser, se perdre, sans pouvoir isoler, dans le flux de sensations qui lui parvenaient, un fait précis, ni se souvenir plus tard des détails de ce qui s'était passé : il lui semblerait alors que tout s'était déroulé pendant son sommeil, que ces événements n'étaient pas réels. Les seuls éléments assez imprécis, qui lui resteraient plus tard en mémoire, étaient liés au commencement de l'expédition,

(...) la rue Gabaléya

propre et ombragée d'arbres ;

les trottoirs étaient vastes,

les immeubles hauts et majestueux, chacun avec son architecture particulière, les passants clairsemés ;

partout le calme et le silence, à peine rompu par le glissement doux des automobiles luxueuses ;

L'air était léger, et le Nil coulait paisiblement (...)

La voiture semblait rouler sur un tapis de soie (...).

L'étape suivante :

S'engageant sur le pont, la voiture se joint aux files d'automobiles venues de Zamalek, de Doqqi, de Guizeh, semblables à des bandes d'oiseaux colorés, et prêtes à prendre leur envol en traversant le pont.

Dans le tourbillon de la place Kasr-el-Nil des modèles plus anciens et des taxis viennent s'agréger à cette masse mouvante qui se distribue ensuite dans les rues plus étroites de la ville, où l'activité ne cesse pas.

/ (...) les hautes parois des constructions serrées les unes contre les autres/

/ on commence à voir davantage de piétons /

les bruits retentissent/

il y a plus de variété dans les couleurs/

Puis :

à la place Ataba, la voiture se mêle avec les autobus, le tramway, les charrettes, les passants qui traversent dans tous les sens, certains velus de gallabéyas ; le mouvement est général et anarchique.

Et :

La rue el-Azhar

/ hommes montés à âne ou à bicyclette, tous se bousculant sur la chaussée, piétons de toutes conditions

au milieu du grincement des roues, du cri des klaxons, du vacarme des moteurs ; s'ajoutent à cela les clochettes suspendues aux harnais des chevaux, les coups de sifflet des agents de la circulation, les exclamations des vendeurs et des passants.

cependant que la chaleur et la presse sont parvenues à leur plus haut degré (...).

Conduire devient une souffrance (...).

Il presse sur le klaxon, et, n'entendant pas de bruit, presse plus fort : le vacarme alors couvre les voix et les cris humains.

/ il n'y a plus de place pour l'individu, tout est masse, et tout se fait en masse : au sein de ce combat féroce mettant aux prises gens et machines, on entend par moments un cri : 'attention !' comme poussé par un homme qui se noie...

Au-dessus de cette matée effroyable où l'on avance avec une lenteur exaspérante, se dresse la mosquée d'el-Azhar, aux pierres couvertes de poussière, à la paroi inébranlable, contemplant ces scènes de bataille depuis des siècles avec une immuable impassibilité.

La voiture s'engage dans une rue latérale à droite.

Ils la garent (...) et continuent leur chemin à pied. Après quelques centaines de mètres, Abdallah ressent une sorte de vide à l'intérieur de lui, comme s'il se trouvait seul dans un lieu très ancien et abandonné ; plus aucun bruit, le calme a quelque chose de palpable, tout son environnement familial paraît s'être effondré. Lui qui est un pur Égyptien - son père est né dans un quartier du Caire, sa mère, dans un autre quartier de la même ville ; il a des cousins pauvres quelque part dans le sud du pays -, qui a beaucoup voyagé et beaucoup regardé, qui s'est aussi rendu compte, par lui-même, du degré que pouvait atteindre parfois la misère, il se trouve là, au milieu du Caire, dans cette ville qu'il n'a pas quittée, et le spectacle qui frappe ses regards l'emplit de stupéfaction, et lui communique la sensation curieuse de faire descendre une corde dans un puits sans fond.

Le Caire, 1945-1982 : De la ville à la région urbaine

3 - Le fond de la ville Jusqu'à la maison de Chohrat

	Au début du parcours	À mesure qu'ils progressent
Farghali manifesta toujours autant de respect obséquieux pour Abdallah, il marche un demi-pas devant lui. et ne veut ni le précéder, en lui tournant le dos, ni marcher deniers lui, en le forçant à tourner la tête : il arbore une expression sévère et sérieuse qui convient à la nature de cette mission ; il répond brièvement aux salutations des gens. qui le traitent, lui, un simple huissier, comme un puissant personnage : rue Gabaleya, personne ne le connaissait, et c'est le juge qui était un puissant personnage.	les rues sont encore droites bien dessinées	les rues deviennent plus étroites
	asphaltées, bordées de trottoirs	
	et portent des noms connus	moins connues

	Les maisons de chaque côté ont beau être pressées les unes contre les autres, ce sont encore de vraies maisons	les maisons comptent moins d'étages
	avec des numéros visibles	perdent leurs numéros
	avec des balcons, des stores et des vitres aux fenêtres	et les fenêtres sont dépourvues de stores
	des portes d'entrée décorées de motifs. d'inscriptions	leurs portes d'entrée sont plus modestes
	le mouvement conserve encore une certaine intensité	
	les magasins et ateliers sont pleins d'artisans s'affairant à leurs outils portent sur leur devanture le nom de leur propriétaire écrit avec élégance	les magasins se changent en échoppes, dont le propriétaire est en même temps l'ouvrier, travaillant avec ses sautes mains pour outils
	les passants sont bien rasés	
	ils ont des physionomies avenantes et colorées	les physionomies sont blêmes et aussi plus sombres
	leurs vêtements sont bien coupés	les vêtements prennent des tons uniformes et gris, et trahissent leur âge
	le langage qu'on entend est décent et correct	le langage se corrompt et tend à n'être que de mots isolés, d'exclamations, d'insultes

	L'air est plein d'odeurs de carburant, d'ateliers, de parfums	L'air se charge (fadeurs d'épices, de cuirs, de colle et de sciure de bois
Ils avançaient plus avant encore	plus profond encore	parvenus enfin tout au fond de la ville, où tout se mêle
Les rues, de plus en plus étroites, finissent en venelles	les venelles, avec détours et des détours, mènent à des passages	ils voient les venelles et les passages se terminer en un lieu indéfinissable
des blocs de pierres remplacent l'asphalte ; plus de trottoir	par terre c'est de la poussière et de la boue, mêlées d'eau et de saletés	où le sol exhaussé, de façon irrégulière, est fait de couches superposées d'ordures, de poussière, et se fond avec les édifices écroulés
aux noms étranges	aux noms comiques	
les maisons semblent appartenir à un passé lointain	les maisons n'ont plus de crépi	et les lieux d'habitation, bas sur le sol, avec les tombeaux que l'on voit non loin de là
leurs fenêtres ne sont que des ouvertures munies de barreaux	les fenêtres sont dépourvues de barreaux	la couleur boue du sol se confondant avec la teinte poussière des murs
le mouvement général diminue	plus de mouvement du tout	le mouvement des gens est comme celui de reptiles demi-morts
ainsi que le nombre des échoppes ; les épiciers se font plus rares	plus d'échoppes, on transporte des marchandises sur des voilures à bras, on les met dans des caisses accrochées aux murs	

les traits des visages deviennent plus grossiers, la barbe pousse sur des joues plus sombres		les adultes sont moins nombreux parmi les passants, en revanche les enfants pullulent, de même que les mouches, les visages sont enflés, comme sous l'effet de piqûres de guêpes, pantalon porté sans chemise ou gallabéya sans saroual Les vêtements ne sont plus que des haillons, certains habitants sont même dépourvus de vêtements
la langage n'est plus fait que de fragments de mots incompréhensibles	la langue n'est plus que cris et interjections, sortis de gosiers saillants	leurs murmures avec les grognements des chiens
et des odeurs de graillon viennent frapper les narines du passant	partout règne l'odeur de la boue et des pieds nus	l'odeur des gens avec celle de la ferre et celle des maisons

4 • Le retour : il a récupéré sa montre.

(...) Puis il s'élance sans s'occuper des petits groupes arrêtés dans la ruelle dont il perçoit les chuchotements, croissant et décroissant, à mesure où il passe devant eux,

Il finit par atteindre la voiture et s'y jette comme sur une bouée de sauvetage.

Il respire mieux, comme libéré d'un cauchemar, l'air se fait plus léger, le monde s'élargit et s'épanouit... Il se retrouve sur la place Kasr El-Nil.

À nouveau les rues s'ordonnent et s'élargissent, elles reprennent un tracé rectiligne, sur les trottoirs reviennent les vêtements décents, les couleurs vives, les moustaches élégantes, disparaissent les barbes ; les visages sont plus fins. Les charrettes au début sont encore là puis elles disparaissent, remplacées par les taxis, puis par les voitures particulières, les autobus...

Le souffle de la brise commence à se faire sentir, les gens s'éveillent de la chaleur du jour, le pont est couvert de promeneurs, le fleuve est immense. Les immeubles sur l'autre rive ressemblent, tout blancs, à des colombiers, la ville est splendide, plus belle que jamais (...).

À peine arrivé au septième étage de son immeuble rue Gabaleya, il se précipite sur le balcon, s'affale dans un fauteuil et, la fête appuyée sur le dossier, cherche à repasser dans son esprit toute cette suite d'événements.

NOTES

1. Les enquêtes ont été réalisées au Caire dans le cadre d'une ATP du CNRS en février-mars 1988, au sein du laboratoire de recherche de l'Ecole d'Architecture de Versailles (LADRHAUS).

2. Cf. texte d'Albert Labib en annexe.

3. La « ville médiévale », ainsi que la « vieille ville », se compose des quartiers historiques situés entre Bâb al-Nasr et Bâb al-Futûh au nord tels que la Gamaliyya, al-Husayn, Bâb al-Cha'riyya, jusqu'à Bâb al-Hadîd au nord-ouest, la Citadelle au sud., tels que Batniyya, al-Darb al-Ahmar jusqu'à Sayda Zaynab au sud-ouest, la montagne du Muqattam et la colline de Darrâsa à l'est.
4. Le mot *mutawassit* définit un niveau économique et culturel lié aux nouveaux types d'emplois d'État (fonctionnaires, instituteurs, etc.) et parfois désigne les chrétiens égyptiens. Quant à *fallâhî*, il s'oppose à *cha'bî* dans le sens de « campagnard » opposé à « citadin ».
5. Ceux-ci ont été choisis selon leurs caractéristiques socio-économiques dominantes : le vieux quartier historique de la Gamaliyya, marqué par de nombreuses activités commerciales et artisanales ; le quartier de Chubra où se concentre une population de salariés et de nombreux coptes ; le quartier d'Imbâba où se mêlent plusieurs catégories sociales à revenus modestes dont une grande proportion d'ouvriers et qui abrite aussi un secteur « informel » ; le quartier de 'Agûza habité en grande partie par des catégories moyennes.
6. Coopérative alimentaire subventionnée.
7. Idris Youssef, 1986, *La sirène*, Sindbad, Paris.
-

INDEX

Mots-clés : géographie, Le Caire, ville